



HAL
open science

Compte rendu. Kabîr, La flûte de l'infini
Jérôme Petit

► **To cite this version:**

Jérôme Petit. Compte rendu. Kabîr, La flûte de l'infini. Bulletin d'Études Indiennes, 2011, 2010-2011 (28-29), pp.418-420. hal-01113259

HAL Id: hal-01113259

<https://hal.science/hal-01113259>

Submitted on 4 Feb 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

elle-même dérive d'une sécularisation des principes religieux où tout compte (et est ensuite livré à une omniscience où l'on ne parle jamais d'inutile, d'« ennui »), encore en fonction dans les théories de la connaissance du XVII^e siècle occidental (cf. Amos Funkenstein, Princeton 1986 etc.), qui en outre ressaisit ainsi le perspectivisme des jaina (les seuls grands absents dans cette enquête sur son œuvre).

17. Ainsi l'une de rares femmes dans le contexte d'alors : pour Mabel [Kate Haynes] Bode, après avoir étudié avec T. W. Rhys Davids et Carlo Formichi, « it was at Paris that she found the great intellectual influence of her life in the teaching of M. Sylvain Lévi, and in the unity of spirit, under his inspiration, of a band of scholars joined in loyalty of work, love of truth, and disinterested comradeship. She always spoke of that time as the happiest in her life », l'a gracieusement divulgué C. Mary RIDDING, « [Obituary] Mrs. Haynes Bode », *JRAS* 1922, p. 307-308 (ici 307). À joindre à ces joies est l'excellente dédicace et la fin de l'introduction de la thèse (publiée partiellement) de Ebbe [Oskar] TUNELD, *La valeur des traditions bouddhiques paliées et non-paliées. Deux chapitres de la biographie du Bouddha étudiés d'après les sources paliées, sanscrites, chinoises et tibétaines*, Thèse de doctorat présentée à l'Université de Lund, Lund, A.-B. Ph. Lindstedts Univ.-bokhandel, 1915. Bien évidemment, si on cherche le meilleur exemple posthume de dédicace (mentionnée une fois, p. 157) glosée par une préface, il est à retrouver chez Erich FRAUWALLNER, *The Earliest Vinaya and the Beginnings of Buddhist Literature*, traduit par Luciano Petech, Rome, IsMEO, 1956 (pp. vii et x) – et combien on aimerait avoir l'expertise de Lévi sur « l'auteur du Skandhaka » ! Le contraste obligé ne tardera pas trop car, au début des années 1920, Guénon n'a heureusement pas pu mystifier Lévi en lui faisant passer comme thèse un essai personnel à l'usage des édifiés et d'autres miraculés potentiels (et sur laquelle R. Lardinois a écrit ailleurs). C'est le très jeune Stig Wikander qui jouira en revanche de son parrainage à l'entrée dans la Société asiatique, en 1931 ; avant cela ou ensuite, même parfois moins spécifiquement liés à son office, Paul Mus ou Lilian Silburn l'auront pour professeur et instigateur, tout comme, venu d'Allemagne, Rolf Alfred Stein, dans ses deux dernières années, les deux premières de Stein en France. Arrivant pour la première fois à Paris en 1943, Eliade compare Gaster en 1939 avec Lévi (et Laufer), et invoque Lévi (avec Roth et Jacobi) même dans un roman fantastique, l'année suivante ; toujours en 1940, Dumézil, qui l'appellera plus tard « mon sauveur » – car c'était principalement Lévi celui qui le fera rentrer d'Istanbul – lui réserve le frontispice lumineux d'un livre plus confus. Et on pourra poursuivre le retentissement de Lévi presque indéfiniment. Sans doute a-t-on déjà à sillonner d'autres sources qu'écrites : à 88 ans, Dumézil mentionnera Lévi en premier de tous ses maîtres d'origine juive pendant l'entretien avec Bernard Pivot d'il y a un quart de siècle. Cela pourrait plaire à Lévi, car au Congrès des orientalistes à Leyde, en 1931, il avait lui-même donné une première conférence « avec projection cinématographique » (ici p. 352).

18. Source et contexte chez Théodore PAVIE, *Notice sur les travaux de M. Eugène Burnouf*, Paris, 1853, p. 5.



11. Kabîr. *La flûte de l'infini*. Traductions inédites d'André Gide d'après la version anglaise de Rabindranath Tagore, suivi du recueil intégral des *Poèmes*, traduit par Henriette Mirabaud-Thorens. Édition de Jean-Claude Perrier. Paris : Poésie/Gallimard, 2012. 192 pages, 8 euros. – Jérôme Petit.

La grande traductrice de Kabîr, reconnue en Inde et au niveau international, aura été l'indianiste française Charlotte Vaudeville (1918-2006). Elle avait fait paraître ses travaux d'érudition autour de la recension occidentale des œuvres de Kabîr à l'Institut français de Pondichéry (*Kabîr Granthāvalī*, 1957 ; *Kabîr-vāṇī*, 1982), dévoilant d'autres œuvres que les poèmes rassemblés dans le *Bījak*, la recension de Bénarès dite « orientale », et dans l'*Ādi Granth*, le livre saint des sikhs pour lequel Kabîr est l'un des quinze *bhagat*. Charlotte Vaudeville a aussi fait connaître Kabîr au grand public francophone en publiant une traduction commentée d'un choix de poèmes tirés des différentes recensions, *Au cabaret de l'amour*, dans la collection « Connaissance de l'Orient » chez Gallimard en 1959. Pour le public anglophone, elle a publié un excellent livre, stimulant à bien des égards, *A Weaver Named Kabir*, chez Oxford University Press

en 1993. Avant la traduction anglaise de quelques poèmes de Kabīr, elle offre une longue introduction qui met en perspective les études kabīriennes. Celles-ci commencent avec un moine capucin, le Padre Marco della Tomba, arrivé en Inde en 1758. Il rencontra la secte des « Cabiristi » et traduisit en italien un *Satnaus Cabir*. J. B. Gilchrist cite Kabīr dans sa grammaire de la langue hindoustanie (Calcutta, 1796) et J. Malcolm le mentionne dans son ouvrage sur les sikhs (Londres, 1812). Il apparaît aussi dans l'anthologie de la littérature hindoustanie de W. Price (Calcutta, 1827), avant d'être au centre de la première étude sur ses adeptes, le « Mémoire sur les Kabir Pantis (*sic*), secte de déistes de l'Hindoustan », publié en français par le général J. S. Harriott dans le *Journal Asiatique* en 1832. Garcin de Tassy, citant ses prédécesseurs, donne un aperçu de l'œuvre de Kabīr dans son *Histoire de la littérature hindoue et hindoustanie* (Paris, 1847). À la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, Kabīr intéressa un groupe de savants indiens et britanniques, la plupart des missionnaires protestants qui s'enthousiasmèrent du message spirituel et réformiste de Kabīr. Le révérend Prem Chand et le révérend Ahmad Shah éditent et traduisent alors le *Bījak* en anglais dans les années 1910. Le poète intéressa aussi l'intelligentsia bengalie et notamment le mouvement réformateur hindou du Brahma Samaj auquel appartenait Debendranath Tagore, le père du Prix Nobel de littérature 1913.

Car c'est bien Rabindranath Tagore qui est au cœur de la *Flûte de l'infini* (si ce n'est André Gide lui-même). Inspiré par la littérature mystique hindoue et soufie, Tagore encouragea un de ses amis, Kshiti Mohan Sen, à collecter des poèmes de Kabīr et à les traduire en bengali. Malheureusement, affirme Charlotte Vaudeville, l'authenticité de ces poèmes est discutable et il apparaît que la plupart des poèmes n'ont pas été composés par Kabīr... C'est pourtant parmi eux que Tagore puisa un échantillon de cent textes qu'il traduisit en anglais, avec l'aide d'Evelyn Underhill. Cette traduction a été publiée à Londres en 1914 et ces *One hundred poems of Kabir* resteront longtemps les seuls disponibles et diffusés en Occident. C'est d'ailleurs ce recueil qui tombera dans les mains d'André Gide, lequel s'essaya à traduire quelques pièces en français par un morne mois de février 1916. Il abandonna pourtant son projet avant de le confier à Henriette Mirabaud-Thorens qui publiera des « fragments » dans la *Nouvelle Revue Française* de septembre 1921, avant de publier l'année suivante la traduction intégrale du recueil, sous le titre « *Poèmes de Kabīr* », et avec pour nom d'auteur – en toute légitimité – Rabindranath Tagore. Henriette Mirabaud-Thorens (dates inconnues ?) a été active sur la scène littéraire à partir de 1912, date de sa traduction des *Essais* d'Emerson, jusqu'à 1935 et sa traduction du *Jardinier d'Amour* de Tagore. Elle est aussi l'auteur d'un récit personnel sur la Première Guerre Mondiale, *En marge de la guerre*, publié en 1923 et dédié à son père Henri Thorens, défenseur de l'Alsace-Lorraine, mort en 1886. Pour heureuses qu'elles puissent être sur un plan littéraire, les traductions françaises de Gide et Mirabaud-Thorens doivent être vendues comme des traductions de la traduction anglaise de Rabindranath Tagore et Evelyn Underhill, elle-même traduction de la traduction bengalie de Kshiti Mohan Sen des poèmes de Kabīr, eux-mêmes rédigés en vieil hindi. Dans l'introduction des *One hundred poems*, Tagore et Underhill annoncent qu'ils eurent aussi recours au manuscrit d'une traduction en anglais de 116 poèmes réalisée par Ajit Kumar Chakravarty et qu'ils s'inspirèrent fortement de son travail... Cette information est d'ailleurs relayée par Mirabaud-Thorens dans une note à l'édition des *Poèmes* de 1922 qui n'a malheureusement pas été reprise dans cette édition alors qu'elle constitue un témoignage-clé dans l'historiographie du recueil. Ces *Poèmes de Kabīr* sont annoncés sur la page de titre du Poésie/Gallimard comme le « recueil intégral » des poèmes de Kabīr,

en référence aux cent poèmes traduits par Tagore et par opposition aux seuls vingt-deux poèmes retraduits par André Gide, mais cette information n'en reste pas moins trompeuse pour qui cherche à lire l'intégrale des œuvres de Kabīr. Ces *Poèmes* sont bien un choix (et un mauvais choix) parmi une œuvre conséquente dont la composition et la paternité doivent être discutées – et ce point n'est pas seulement l'apanage des « spécialistes », comme essaie de nous le faire croire l'éditeur du volume, car tout honnête homme souhaitant lire l'œuvre d'un auteur doit pouvoir lire les textes véritables de cet auteur. L'heureuse nouvelle d'une publication des textes de Kabīr est donc atténuée par l'absence relative de Kabīr dans le présent volume, quand bien même les travaux de Gide, Tagore et Mirabaud-Thorens gardent tout leur intérêt historique et littéraire. Ce n'est donc sans doute qu'un malentendu marketing... Le vrai reproche que l'on peut faire à Jean-Claude Perrier est de n'avoir pas plus cherché à savoir « qui est ce Kabīr ? », comme il se le demande pourtant dans sa préface, avec ce démonstratif péjoratif, et « en quoi a-t-il assez intéressé Gide pour qu'il lui consacre un peu de son temps ? ». Sans doute parce qu'il est le poète indien le plus connu et le plus célébré de la tradition indienne... Avec cette *Flûte de l'infini*, il est donc recommandé, pour huit euros de plus, d'acheter *Au cabaret de l'amour*, la traduction de Charlotte Vaudeville, si l'on souhaite lire un peu de Kabīr en français. Et si l'on préfère le duo Gide/Tagore, on pourra relire *L'offrande lyrique*, traduction française du *Gītāñjali*, l'un des recueils les plus inspirés de Tagore, ou encore la pièce de théâtre *Amal et la lettre du roi*, que Gallimard pourrait rééditer à cette occasion. On aimerait aussi avoir accès plus facilement aux études de Michael Tilby sur Gide et Tagore, et sur le rôle d'entremetteur de Saint-John Perse, trois grands Prix Nobel de littérature.

NOTE

1. Dr Michael Tilby, 'lecturer' de littérature française à Cambridge, a publié deux articles sur la question : « Gide et Tagore », dans *André Gide et l'Angleterre : actes du colloque de Londres, 22-24 novembre 1985*, édité par Patrick Pollard, Londres, 1986, p. 67-77 ; « Le jeune Saint-John Perse fait la rencontre de Rabindranath Tagore », *Souffle de Perse*, n° 7, 1997, p. 69-75 en ligne [http://www.fondationsaintjohnperse.fr/SOUFFLE/Souffle_7_Tilby.pdf].